



«IN MY HOUSE», PAR DIDIER LESTRADE



CE MOIS-CI, NOTRE CHRONIQUEUR NOUS FAIT REDÉCOUVRIR «AVE MARIA», DE WEST INDIA COMPANY, UN TRÉSOR PRÉBOLLYWOODIEN. C'ÉTAIT EN 1984, LA VOIX D'ASHA BHOSLE NOUS ENSORCELAIT ET NOUS OUVRAIT LES PORTES DE L'ORIENT.

Ok, vous savez déjà ce que je vais dire, non ? Il était une fois *Ave Maria*, de West India Company (London Records). Bien avant que le concept de Bollywood atteigne nos rivages, bien avant qu'une publicité grand public ne récupère l'intro de ce disque (ce qui ne saurait tarder, mais cela pourrait provoquer les grands cris d'une association se plaignant du mauvais traitement infligé, disons, aux chihuahuas), West India Company nous a ouvert la porte de l'Orient. Nous sommes en 1984, Vince Clarke (Depeche Mode, Yazoo, Erasure) et Steven Luscombe (Blancmange) décident de contribuer au grand travail de réconciliation entre le Commonwealth et le continent indien. Ils ont un grand challenge devant eux car tout le monde se rappelle encore la lune de miel entre les Beatles et Ravi Shankar. Mais ils se mettent devant leurs ordinateurs et ce qui en sort semble venir tout seul, d'un jet. Ils ont un atout solide : la voix d'Asha Bhosle, la plus grande chanteuse du cinéma indien, une femme qui ensorcelle depuis 20 ans déjà des milliards d'admirateurs grâce à la puissance délicate de son timbre. Une voix qui introduit le morceau avec un soupir exalté, a capella, pour bien signifier que c'est bon d'être la reine (en Inde, elle est appelée «l'Enchanteresse»). Et les bonnes surprises continuent. Sur un lit de synthés vrombissants, de bongos et de percussions par le non moins célèbre Pandit Dinesh, le morceau se déploie comme un cantique. Car c'est là l'angle insensé de ce disque : faire chanter une femme indienne sur un hymne électro à la gloire de la vierge Marie ! Dans des dizaines de clubs gay à travers le monde, les homosexuels se mettent à faire des drôles de gestes avec leurs bras quand ils entendent ces mots insensés : «*Béni es-tu et béni est le fruit de tes entrailles*» (je traduis). Les paroles sont chantées en anglais et en langue indienne et la fin est proprement prophétique,

comme il se doit : «*Prie pour nous pêcheurs, maintenant et à l'heure de notre mort*». Eh, eh ! La pochette est rose magenta avec une image de la Vierge provenant sûrement d'une procession espagnole ou portugaise. On se trouve alors devant un objet incongru qui évoque une religion rarement abordée dans la pop laïque, avec tout le respect et la distance nécessaires à un classique de hit-parade car *Ave Maria* est avant tout un disque qui a aussi du punch, qui vous fait danser. Il y a quelque chose du *Locomotion*, de Ritz dans ce morceau avec son côté pulsé, mécanique, comme un train qui traverse les plaines interminables du

ON SE TROUVE DEVANT
UN OBJET INCONGRU
QUI ÉVOQUE UNE RELIGION
RAREMENT ABORDÉE
DANS LA POP LAÏQUE.

Punjab avec les chœurs qui font tchou-tchou et la voix d'Asha qui résonne comme une sirène. Dumbo n'est pas dans l'image, mais on sent bien l'influence de l'électro du *Buffalo Gals* (1982) et de *Double Dutch* (1984), de Malcolm McLaren qui, de toute manière, n'a pas beaucoup de mérite puisqu'il adaptait, comme toujours, les sonorités américaines du *Hip Hop Be Bop*, de Man Parrish et de *The Smurf*, de Tyrone Brunson. À chaque fois que je vois le clip de *Control Myself*, de LL Cool J à la télé, le sample du *Looking For The Perfect Beat*, d'Afrika Bambaataa & Soul Sonic Force me rappelle les premiers défilés de World's End. Je frémis et je vois des folles habillées en BodyMap et je vois aussi Jennifer Lopez. Entre Madonna qui s'habille en Travolta (soupir) et J-Lo qui reste fidèle à Marley Marl, pour moi, c'est vite décidé. L'électro a représenté une plateforme sonore pour les Latinos, les Blacks et tous ceux qui avaient la chance de voir ce flot de boîtes à rythmes envahir nos ridicules Walkman de l'époque. «*No puede me controlar*». *I hear you girl*. Tout ça, c'était il y a 22 ans, une année qui était prévue pour être symbolique et qui le fut. Quelque part, il doit y avoir une génération de jeunes qui s'abreuve de la musique de leur naissance. De quoi faire un livre, un film, un nouveau mythe.